

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Dimanche 24 janvier 2021

Intervention de **Gisèle Chaboudez**

Le nom du père et les autres

Des grands noms de femme que les discours ont secrété au long de notre histoire, nous n'avons souvent que des prénoms, Ève, Marie. Les prénoms sont les symptômes de ceux qui les donnent, par définition, comme le sont aussi ces femmes que les discours ont construites. En revanche, l'usage qu'elle fait du patronyme, et plus encore de nos jours, est le symptôme de la femme qui le porte. Je me suis intéressée à quelques-uns de ces prénoms dans l'ouvrage récent *Féminité singulière*¹, et aujourd'hui j'y ajouterai une lecture du commentaire que Lacan fait de la fonction de la première femme, qu'il appelle de son nom hébreu, Èvie qui veut dire mère des vivants.

Quelques noms de femme, donc, capitonent notre histoire religieuse, sociale ou littéraire, et si l'on les considère d'un certain point de vue on s'aperçoit qu'ils représentent chacun en un point, en un moment, ce qui n'existe pas. Ce sont des noms construits au sein des discours et des lois organisés par la fonction phallique au Nom du Père, sur des modes successifs. Des noms mythiques, de notre histoire religieuse comme Ève et Marie, ou de notre histoire sociétale comme la Dame courtoise, ou encore de notre histoire littéraire comme quelques grandes figures tragiques. Ces noms traversent notre histoire en des étapes bien distinctes, formés par les discours comme des signifiants de la femme, au sein de la grammaire phallique universelle, mais ils le font sur un mode de paradoxes, d'exceptions. Ils ne s'embarrassent d'aucune vraisemblance, elle n'est pas leur propos, ils visent la métaphore, non le bon sens, ils représentent un renversement. Ils annoncent pourrait-on dire ce qui n'existant pas doit pourtant être conçu, conceptualisé, organisé par la logique de la fonction phallique où ils prennent place. Pour quelle raison faut-il les concevoir dans cette logique ? De fait, cela est nécessaire pour que la femme soit là énoncée comme relevant entièrement de cette fonction phallique, et pour cela il faut l'y faire entrer toute, ce qui confine à l'impossible.

Ève nous montre en acte comment cela serait possible, par un renversement grammatical de la procréation réelle, afin qu'une femme naisse de l'homme sous l'égide du Père. Par ce forçage s'énonce et se figure la fabrication d'un objet mis en fonction de ce que Lacan a appelé « plus de jouir », instaurant une articulation hiérarchique, où le Père a cet objet féminin, quand la mère a les siens. Beaucoup plus tard Marie, la Vierge, poursuit la démonstration des modalités possibles pour être entièrement intégrée dans la fonction phallique, en représentant l'élosion de la donnée charnelle, l'élosion du rapport sexuel, pour être fécondée par l'Esprit au Nom du Père, hors corps, comme une nouvelle Ève qui triomphe cette fois du serpent, qui élide la béance du rapport sexuel en éliminant la chair.

¹ Paru chez érès, en septembre 2020.

D'une toute autre façon, dans une civilisation antérieure, certains noms de tragédie, comme celui de Médée, manifestent l'excès radical d'un être féminin qui se pose entièrement comme l'objet de la fonction phallique, l'objet du désir d'un homme, et n'en veut pas d'autre. Elle est presque dite par Lacan « la vraie femme » de façon quasi ironique, puisqu'elle se consacre totalement à cette fonction. Elle sacrifie son avoir le plus cher, ses enfants, détruit ce qu'elle a, en visant métonymiquement à retrouver l'être qui lui est ôté lorsqu'elle cesse d'être désirée.

D'autres Noms peuvent manifester d'autres renversements, par exemple en sens inverse, non plus pour être intégrés à l'aide d'un tour grammatical dans la fonction phallique mais pour tendre au contraire à échapper à son maillage total. Au sein de la société féodale, la Dame courtoise est nommée *Mi dons, Ma Seigneur*, dans l'amour, alors qu'à l'autre pôle la réalité sociale l'assujettit totalement. La *Fin Amor* constitue une échappée brève, deux siècles seulement, au sein de la fonction phallique, et non hors d'elle, dessinant en discours l'esquisse d'une jouissance autre qui par l'amour lierait l'imaginaire au réel de la jouissance.

Ou encore *Carmen*, beaucoup plus près de nous, se saisit de la jouissance phallique à la manière de ce que Freud décrit comme ravalement dans la psychologie de la vie amoureuse chez l'homme, elle multiplie les amants sans se soumettre jamais, « plutôt la mort » dit-elle, alors qu'elle est entièrement dévouée, comme c'est net chez *Mérimée*, à son borgne de mari par ailleurs emprisonné. Il s'agit là d'un nouveau type de renversement au regard des précédents, qui retourne presque en miroir la position dans la fonction en adoptant la jouissance toute phallique de l'homme.

Nés à différentes étapes de la logique supportée par le Nom du Père, ces différents types de renversements marquent son évolution, en accompagnent de nouveaux déploiements. Au sein des lois sexuelles qui disent ce qu'est l'homme et ce qu'est la femme de l'homme, ces Noms de femme singuliers érigent en universel les termes de sa totale dépendance de la fonction phallique, qui est en réalité impossible. Ou bien ils tentent d'élaborer les conditions d'une échappée partielle, les points où elle n'en dépend pas, quant au mode de jouissance. Mais précisément ces conditions ne peuvent pas être universelles, raison pour laquelle, peut-être, la *Fin Amor* qui tentait de les élaborer en discours ne pouvait durer, car elles peuvent seulement être élaborées dans le singulier, une par une. La grammaire phallique universelle du discours exclut que l'objection féminine soit autre que singulière.

Lacan a fait remarquer que ce discours de la loi sexuelle énonce toute la femme en fonction de plus de jouir, ce qui précisément n'existe pas, puisqu'elle ne saurait l'être toute comme un universel. De sorte que la loi du discours ne dit pas ce qu'est une femme comme telle. Ce simple constat lacanien s'appuie sur une construction logique d'une grande envergure, et introduit la possibilité, la nécessité même d'un pas-tout, d'un pas qui nie le tout, ce qui représente une étape décisive de la pensée psychanalytique du féminin et du masculin. Et il faut bien dire qu'il n'a pas été véritablement entendu à une large échelle, tant l'habitude est grande d'opposer, à ce tout de la fonction phallique, un rien qui rate de façon équivalente la question de ce qu'est une femme.

Par ailleurs, Lacan a effectué auparavant une interprétation essentielle de la métaphore de la *Genèse*, cette métaphore fondatrice de *La femme qui n'existe pas*. Il a fait l'hypothèse qu'en soutenant la grammaire du discours, elle traduit un processus en fait bien réel, qui ne concerne pas la procréation mais la jouissance sexuelle. Il observe et décrit ce processus au cœur du rapport sexuel, où la limite de la jouissance pénienne et phallique accentue une disjonction des jouissances des deux sexes, constituant en quelque sorte une castration biologiquement incarnée

pour les deux partenaires. La grammaire phallique du discours consiste alors à reporter la soustraction de jouissance sur l'objet féminin, pour le constituer comme valeur de jouissance et ce report forme le support logique de la loi sexuelle. Ève est bien le nom d'un symptôme qui comme tel condense plusieurs fonctions, dont celle de participer comme objet a à la suppléance que constitue la loi sexuelle au rapport sexuel, masquant son absence tout en l'indiquant².

Mais il y a un autre versant, beaucoup plus tardif, de ce commentaire lacanien d'Ève, à propos de son rapport particulier avec la parole, dans son échange avec le serpent. Lacan pousse un peu plus loin son interprétation de la *Genèse*, pour considérer ce qu'on appelle le péché originel, en étant porté à croire, dit-il dans la Conférence de Genève, que ce sont les femmes qui ont inventé le langage : « Moi, je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs, la *Genèse* le laisse entendre. Avec le serpent, elle parle – c'est-à-dire avec le phallus. Elles parlent avec le phallus d'autant plus qu'alors pour elles, c'est hétéro. Quoique ce soit l'un de mes rêves, on peut tout de même se poser la question – comment est-ce qu'une femme a inventé ça ? On peut dire qu'elle y a intérêt. Contrairement à ce qu'on croit, le phallogentrisme est la meilleure garantie de la femme. Il ne s'agit que de ça. La Vierge Marie avec son pied sur la tête du serpent, cela veut dire qu'elle s'en soutient. Tout cela a été imaginé, mais d'une façon essoufflée, on peut le dire, et sans le moindre sérieux, puisqu'il faut quelque'un d'aussi dingue que Joyce pour remettre ça. ³ . »

La lecture lacanienne de l'ordre symbolique comporte cette critique à la fois nuancée et radicale, qui ici ne manque pas d'humour avec le caractère « essoufflé » et « sans le moindre sérieux » du système du Nom du Père⁶. Sur quoi repose l'hypothèse d'Ève inventant le langage, qui n'est pas une simple boutade ? Elle poursuit là le fil d'un raisonnement, depuis 1963. Depuis que Lacan a identifié « l'absence du rapport sexuel » et effectué l'évaluation très complexe de ses raisons et de ses conséquences, il en évoque cette double causalité qu'il condense ainsi dans l'Étourdit, « Est-ce de ce que l'homme habite le langage qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ou est-ce de ce qu'il n'y a pas ce rapport que le discours commence ? ».

Considérant que la logique pas toute et l'autre jouissance du féminin à laquelle elle ouvre, avec son tressage de l'amour, contribue à suppléer au non-rapport, il en pousse donc les conséquences. A partir des années 70, il considère que le langage s'engouffre entier dans la béance du rapport sexuel pour constituer en son ensemble une suppléance. Le langage organise ainsi une structure où une femme est à la fois un résultat de la grammaire phallique comme objet a, et à la fois s'adresse selon ses deux modes de jouissance au phallus et à l'Autre, réalisant ce mode de division précis du féminin entre plus-de-jouir du discours et autre jouissance hors discours. Enfin la tâche de suppléance des femmes est réunie en quelque sorte, à l'origine mythique du langage, avec l'invention d'une langue, pour s'en soutenir dans l'hétéros et pour suppléer à la béance sexuelle. Du langage, Ève se sert, dit Lacan dans le Sinthome⁴, pour parler

² Ce processus et le commentaire de son interprétation lacanienne ont été longuement développés dans plusieurs ouvrages successifs, G. Chaboudez, *Que peut-on savoir sur le sexe ?*, Hermann 2017, *Ce qui noue le corps au langage*, Hermann 2019.

³ 5. J. Lacan, 4 octobre 1975, « Conférence à Genève sur le symptôme », *La cause du désir*, vol. 95, n° 1, 2017, p. 7-24.

⁴ J. Lacan, *Le Sinthome*, Seuil, p. 13, le 18 novembre 75.

au serpent : « ...après le supposé du nommer par Adam, la première personne qui s'en sert, c'est bien elle, pour parler au serpent. La création divine se redouble donc de la parlote du parlêtre, comme je l'ai appelé, par quoi l'Ève fait du serpent ce que vous me permettrez d'appeler le serre-fesses, ultérieurement désigné comme faille, ou mieux, phallus- puisqu'il en faut bien un pour faire le faut pas. La faute dont c'est l'avantage de mon sinthome de commencer par là, sin, en anglais ça veut dire le péché, la première faute »

La première faute, le « faut pas », c'est donc en somme, en rassemblant tous ces éléments, le premier échec du rapport sexuel, à partir de quoi le phallus est occasion de peur, et la faille du rapport s'agrandit dans le langage. La langue d'Ève y supplée, incluant cette faille phallique, une faille qui ne cessera de s'agrandir, la jouissance phallique faisant obstacle au rapport sexuel, jusqu'à produire ce non-rapport des sexes à tout endroit du langage. Lacan ajoute : « D'où la nécessité, du fait que ne cesse pas la faille qui s'agrandit toujours, sauf à subir le "cesse" de la castration comme possible. » Il y a là une réinterprétation de ce qu'on appelle le péché originel, dans le mythe religieux. Ève comme première femme représente non seulement l'heure de vérité en tant que c'est dans l'articulation avec sa jouissance à elle que l'échec du rapport s'avère, s'inaugure, premier « faut-pas », mais en outre le langage qui y supplée dénote cette faille, et la façon dont il la traite l'accroît. Voilà en somme le péché originel, qui consisterait non pas seulement à éprouver, à reconnaître la faille, mais à l'accroître dans le langage qu'une femme invente pour y suppléer. Il suffirait, est-il mentionné, que cette castration du rapport sexuel s'inscrive, pour qu'enfin la faille cesse de croître. Ce qui peut se lire : il suffit de cesser de nier cette béance du rapport sexuel par la gonfle phallique infinie qu'elle suscite, pour qu'elle cesse de s'accroître.

Cette réinterprétation de la *Genèse* emporte, on le voit, un grand nombre de conséquences, quoique énoncée de manière si énigmatique qu'elle est difficile d'accès, et qu'on doit l'interpréter à la fois mot à mot et au regard du vaste ensemble qui la précède. Elle est exemplaire pour faire surgir l'équivoque et le pas tout, non pas seulement dans le discours mais aussi dans la représentation. Le motif bien connu des tableaux représentant la Vierge posant son pied sur la tête du serpent, est issu du thème de ce que Dieu dit au serpent dans la *Genèse* : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité, elle t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon ». Dans le discours il n'y a là nulle équivoque, il n'y a qu'un seul sens. Le geste de poser le pied sur la tête du serpent est d'autant plus aisément interprété comme un geste univoque d'écrasement que l'image entend illustrer explicitement le texte biblique. Mais à l'inverse, Lacan considère que le pied sur la tête du serpent montre qu'il est pour Marie un support, qu'elle s'en soutient. Évidemment il y a un doute objectif sur la possibilité qu'un serpent puisse supporter, porter le poids du corps d'une femme, mais peu importe, cet envers du sens ordinaire vient apporter un élément marginal au discours, resté inaperçu. Cependant, soulignons que le fait que ce phallus puisse faire support pour une femme exige le corrélat essentiel qu'elle ne soit pas entièrement représentée dans sa fonction.

En mettant la première femme au cœur de la question du phallus à l'origine, cette interprétation de Lacan plonge dans nombre de questions essentielles que l'évolution des rapports du féminin et du masculin rend particulièrement actuelles. Les nouveaux discours sur la sexuation comportent une critique, fondée jusqu'en certains points, de ce que la fonction phallique ait été si longtemps exclusive, en intégrant totalement le féminin au point de l'y réduire. Et aujourd'hui se revendique parfois un féminin qui ne relèverait plus du tout du phallus, qui n'aurait plus rien à voir avec le phallus pour organiser et causer son désir, en un moment où d'ailleurs son incidence s'y manifeste plus que jamais. Cette oscillation du tout au rien illustre largement le mode de pensée de ceux qui habitent le langage, sans être pourtant la seule modalité, puisque

cette nouvelle logique du pas tout, comme négation en acte de ce tout ou rien, prend de l'ampleur. Elle permet de cumuler la position d'une participation féminine à cette fonction phallique, dans le discours, avec celle d'une jouissance féminine, hors du discours, qui n'en dépend pas. Un pied dans le discours, et un pied hors du discours en somme, voilà une solution qui non seulement s'extrait de la névrose selon la logique œdipienne du Père, mais en outre ouvre une voie de suppléance au rapport sexuel manquant. Et cette voie n'est accessible qu'au singulier.

*

Car c'est bien parce qu'une femme ne relève pas totalement de la fonction phallique du discours, c'est parce qu'elle ne veut pas toute du phallus et sa prise, qu'elle peut s'en supporter. Elle ne le peut pas lorsqu'elle se positionne de façon à en être entièrement représentée. Une féminité se caractérise d'être en partie insérée dans le discours et en partie au dehors, d'être pas toute en ce sens⁸. L'expérience réelle montre tout à fait comment elle ne se contente pas de la fonction phallique, mais pas non plus de sa jouissance autre, elle participe des deux. Ce pas-tout a pour effet l'inexistence de La femme dans le discours en tant que tout et en tant qu'universel, mais il a aussi pour conséquence que l'intervention d'une femme sur le discours se produit de façon spécifique depuis son dehors. Cette position de division, d'entre deux, lui donne une incidence particulière quelle que soit la modalité de féminité qu'elle déploie. Qu'elle se fasse cause du désir d'un Autre, en créant son objet imaginaire, ou qu'elle se conçoive comme la cause du désir de Dieu, articulant sa jouissance à celle de l'Autre en effectuant un retournement au point où elle en découvre la faille, qu'elle conjoigne la jouissance phallique de l'homme à la sienne sans se contenter de s'en faire l'objet, qu'elle jouisse de l'Autre comme corps dans le rapport sexuel ou bien dans l'extase : elle intervient là depuis le dehors du discours. Dans ces différents cas et dans d'autres, une féminité participe activement à la création, au nouage, de ce nœud ou de cette tresse qui met en connexion deux savoirs inconscients, deux jouissances.

Un large consensus quant à la pensée du féminin sur cet ensemble de points se dessine parmi les lecteurs de Lacan, montrant qu'il ne relève qu'en partie de l'univers phallique et que la spécificité d'une féminité est à situer au-delà. Est maintenant à une large échelle revisitée d'une façon radicale la conception toute phallique dont une grande part de la psychanalyse a fait montre, dans nombre de ses travaux, au cours du xx^e siècle, avant que la pensée lacanienne ne commence à être déchiffrée et mise en œuvre dans l'expérience. Cette objection partielle à la fonction phallique ne conduit pas, comme certains courants de pensée le réclament, à passer de ce tout phallique qui a enserré conceptuellement le féminin, à un rien phallique qui le définirait. Si les féminités n'appartiennent pas à l'univers du discours, et si donc le féminin ne s'y inscrit pas en totalité, il ne s'ensuit pas qu'il ne s'y inscrit pas du tout.

L'évolution des discours et de la distribution des jouissances a redessiné une sorte de carte des logiques sexuelles, où une zone concerne dans l'universel le sujet de la parole, au sein des discours qui désormais intègrent femmes et hommes, les rassemblent ; Tandis qu'à un autre pôle se déploie une zone du singulier, notamment celui du féminin, qui procède d'une position objectant aux données du discours, à celles de la fonction phallique, sans s'y opposer pourtant. Une féminité singulière à partir de laquelle peut parfois venir à s'articuler entre deux termes ce qui pourrait s'appeler rapport sexuel, dont il n'y a nul exemple universel. Deux jouissances nouées par l'intermédiaire d'un troisième terme, n'ont rien à voir avec un vaudeville, elles énoncent le fait qu'une féminité se divise entre deux positions, l'une où elle se prête à faire l'objet l'autre où elle déploie sa jouissance propre.

Dans l'universel des discours, les hommes partagent désormais la parole avec leurs consœurs, et dans le singulier du hors discours les femmes sont souvent, mais pas exclusivement, celles qui tressent les nœuds de l'amour, ce pourquoi dans ce cadre ce sont elles qui ont les hommes, dit Lacan. La redistribution actuelle des fonctions sexuées comporte que dans l'universel les sujets de la parole en soient tous désormais rassemblés, ce qui redistribue massivement les cartes. Ce qu'on observe dans le singulier, dans le hors discours, est que se décide au cas par cas, désormais, le mode de nouage de ce qui a avec ce qui est. La répartition de l'être et de l'avoir ne s'en tient plus à cette distribution universelle de l'avoir dans le masculin et de l'être dans le féminin, sur un mode nécessaire, elle est devenue en quelque sorte contingente, unaire, et dépend de chacun, de chaque deux.

é *****

Ces remarques ont quelque conséquence quant au nom d'une femme. On sait combien la fonction du nom, du patronyme, est distincte pour les femmes et les hommes au sens où les premières ne le transmettent pas, du moins ne le transmettaient jamais jusqu'ici, tout en transmettant de fait le phallus, notamment celui du père, du père de l'enfant, mais aussi du leur. La transmission du nom est corrélée d'une manière qui n'est pas simplement parallèle à celle du phallus. En l'observant sous l'angle de cette question, on peut souvent lire en quoi elle reflète, en quoi elle inscrit le fait pour une femme de n'être pas entièrement située dans le discours de la fonction phallique, d'y avoir un pied dedans un pied dehors.

L'appareil du nom s'inscrit dans chaque point de la structure de manière distincte, depuis les zones les moins visibles comme les fondements du Nom du Père, aux plus visibles comme le patronyme. Le patronyme, et celui des femmes en l'occasion, représente la partie sensible, celle qui affleure, d'une structure organisée comme une surface topologique qui comporte des zones invaginées, présentant des torsions où l'envers se continue avec l'endroit, dont on peut suivre le parcours logique depuis l'endroit jusqu'à l'envers. Qu'est ce qui par exemple se noue pour une femme au regard du Nom du Père, sachant que le nom de son père constitue son patronyme aujourd'hui plus encore que par le passé, plus longtemps, plus souvent. C'est un point où en fait se construit aisément un symptôme, qui à la fois extrêmement visible et pourtant relativement peu questionné dans l'ensemble, même dans une analyse, peut-être pour être justement trop évident. Le mode selon lequel une femme adopte un patronyme et celui dont elle se sert est extrêmement parlant on le sait, quant à sa position subjective. Et sa position à l'égard du Nom du Père, selon notre concept lacanien, a quelque conséquence visible quant à sa manière d'adopter un patronyme.

Son rapport à son patronyme représente sa façon singulière d'y prendre place, il forme de fait un symptôme, non pas qu'il soit pathologique mais parce qu'il n'y a pas de norme sexuelle, seulement des normes sociales, comme Lacan le soulignait en citant Freud, et qu'elles se forment comme des symptômes. Les législations ont longtemps imposé, par exemple dans notre pays, le port du nom du mari par une femme, et sa substitution à son nom de naissance qui est celui du père. C'est une substitution d'ordre métaphorique qui s'oppose à l'articulation d'ordre métonymique de certains pays qui ont pour pratique courante l'articulation des deux noms, ou le choix par les époux du nom qu'ils porteront. Dans le cadre de cette pratique substitutive il arrive souvent que l'on voie des femmes porter le nom de leurs maris successifs, en changeant de nom à chaque nouveau couple. Certes la critique féministe s'exerce pour y dénoncer la caricature d'une aliénation, on le conçoit, mais il ne fait aucun doute qu'aujourd'hui il s'agit

essentiellement d'un choix. Car on sent bien dans ce cadre que cette substitution n'évoque pas seulement le nom d'un être, de leur être de femme de, mais aussi celui d'un avoir, avoir cet homme-là avec ce qu'il implique ou représente de ce phallus-là. C'est en quoi le rapport au patronyme prend fonction de symptôme. Là se sent avec précision que l'ordre phallique patriarcal, qui est récusé actuellement pour l'assujettissement des femmes dans les discours et dans la distribution des jouissances qu'il a organisé en logique toute phallique, comporte aussi, hors du discours, dans le réel qu'il exclut mais qui lui reste attendant, qui lui ex-siste selon une topologie particulière, le tressage éventuel d'un nœud où une femme intervient de façon décisive.

A l'inverse on voit couramment, depuis que cette substitution patronymique n'est plus autant exigée ni répandue, des femmes garder leur nom de naissance, donc le nom de leur père, sauf exception, au long d'une vie, quels que soient leurs mariages éventuels. Et dans ce cas, ce nom désigne plutôt un être, celui de fille de. En quelque sorte n'être plus « femme de » dans les structures de l'alliance rebat largement les cartes, en repartant plus souvent de ce point qui consiste à être représenté par le nom comme une « fille de ». Le retrait partiel de l'ordre patriarcal et de sa clé de voute, le modèle du Nom du Père, dans nos sociétés, n'empêche pas que quelque chose soit conservé, voire redéployé autrement, d'une logique œdipienne. Elle ne résume nullement la position subjective, puisqu'en d'autres points du sujet féminin, en celui de la féminité comme telle, une autre logique a cours. Mais dans l'ensemble on peut observer que le rapport de la position subjective au patronyme a fonction de symptôme, il désigne plutôt une métaphore de l'être dans tel cas et une métonymie de l'avoir dans d'autres. Cette position au regard du patronyme a un rapport étroit avec le Nom du Père, puisqu'il soutient comme exception la part de fonction phallique à laquelle une femme se prête et participe, et qu'il n'a pas de fonction hors d'elle. Le patronyme représente une des traces possibles, pas la seule bien sûr et pas sous une forme univoque, de ce qui s'organise de cet ensemble de rapports pour le féminin entre corps et langage par l'intermédiaire de la jouissance, entre imaginaire et symbolique par l'intermédiaire du réel.

On prend la mesure du fait qu'il y a à la fois dans le langage ce qui soustrait la jouissance- avec au centre la soustraction d'une part de la jouissance sexuelle qui n'est pas seulement le fait du langage- et à la fois ce qui pare à cette perte, ce qui s'y substitue et la compense, sans grand rapport avec la jouissance soustraite, qui la leurre mais satisfait pourtant. C'est pourquoi on ne peut concevoir ce qui s'organise dans le rapport du corps au langage dans la causalité psychique que selon une topologie particulière, celle d'un nœud comme le borroméen, ou bien d'une surface complexe comportant des torsions, des invaginations, où les causalités logiques viennent en certains points se continuer avec leur envers sans que cela remette en question l'ensemble de ce qui est en jeu.

C'est seulement à l'aide d'une topologie de cet ordre que l'on peut esquisser la conception d'un rapport aussi particulier. Sur un versant est tout ce qui résulte de ce que le langage appaie le corps, en y causant toutes sortes de formations, y compris l'ensemble de ce qu'on appelle la sexualité humaine, où l'instinct n'est plus accessible ; Or on peut s'apercevoir qu'il résulte de ce que le corps lui-même, ou plutôt les corps deux à deux, rencontrant l'échec du rapport sexuel, en appellent au langage afin de former un rapport que leurs jouissances respectives ne forment pas. Et ce rapport que le langage a formé, comme Ève le manifeste au serpent, inclut sa faille et l'accroît sans cesse, tandis qu'hors du discours une femme sans nom en quelque sorte peut tresser autrement l'amour d'un couple sexuel, en objectant à ce discours sans s'y opposer pourtant.